

TRAVERSER

Des corps, des visages, souvent lointains ou vus de dos, des corps étendus dans un épuisement du présent.

Des photographies épurées, parfois mystérieuses, toujours en noir et blanc, comme si dans ces deux couleurs, se trouvaient les nuances appropriées pour dire le monde.

Des espaces, souvent désertiques, dépeuplés où il semble qu'il ne se passera plus rien et pourtant si : quelqu'un les regarde et les fixe, célébrant par ce geste le vivant et sa fragilité.

La spontanéité d'un regard et d'une émotion, en s'arrêtant sur un objet, visent à l'extrader du réel pour le ramener à sa fonction première, représenter, témoigner de sa présence au monde. Ceci, dans un vide laissé autour de l'objet par une image désencombrée et qui fait immédiatement sens avec l'intériorité du regard, de l'artiste comme du spectateur.

L'acte de vie se déroule conjointement ici à l'acte de mort, dans une même finitude. Il s'agit de reproduire, par l'acte de la photographie, un acte conjoint de tuerie et de sauvetage du réel. Cet acte produit une disparition qui se propulse et se recrée dans un imaginaire. Le décalage réside dans l'acte de la prise de vue. Les photos présentées se lisent dans les deux temps de l'effacement et de la récréation de l'image.

Nous sommes dans un au-delà de l'objet, dans une dimension où le temps n'existe que pour interroger le champ de l'espace où le regard s'est posé. Le visible est inscrit dans une vision découpée du réel. Un élément supposé insignifiant au premier abord met en valeur un environnement donné et le reforme.

Car ce travail participe d'une recomposition. Redonner une forme à l'informe sans pour autant se situer dans un volontarisme : il s'agit d'une appréhension de l'évidence, du quotidien, par ce qui parle dans le silence à un inconscient collectif.

La seule volonté nette serait celle d'être au monde, de montrer ce qui reste de quelques traces, de quelques corps, de quelques objets. Etre au monde pour poser l'autre dans son altérité. Parce qu'il est là. Ou parce qu'il n'est pas là, voire plus là.

Le visible se découpe dans cette temporalité à l'intérieur de laquelle l'autre - nous et il - est appelé à entrer. Au sein même des absences et des vides sur lesquelles insistent les images, il y a (entre)vues de l'autre, du monde, démonté, recomposé.

Telles des réminiscences, on pourrait croire avoir déjà vu ces images où la poésie et la douceur des nuances cohabitent avec des lignes fortes, des sujets insolites, des contours nets et crus. L'abandon du regard rejoint l'abandon, souvent explicite, du motif. Deux axes, deux formes d'abandon où l'affect délaissé peut retrouver une place.

Car le visible est côtoyé pour montrer que les matériaux forment un support possible dans un espace incertain, intemporel mais cependant habité.

Une méditation.

Carole Wahnoun

ELOGE DE LA MARCHE

Durant plusieurs années, lorsque j'en avais l'occasion, je prenais ma voiture pour me retrouver dans des lieux retirés, le plus souvent vides et désaffectés. J'y allais d'abord pour me ressourcer et appliquer à moi-même une distance qui me manquait dans la vie quotidienne. Ce n'est que plus tard que j'ai commencé à emporter avec moi un appareil photo comme pour marquer ces moments et retrouver le fil de mon existence.

La marche a toujours été pour moi une méthode. Et à chaque fois la destination n'avait pas d'importance. C'était le fait de partir, de prendre des directions totalement improvisées, de traverser des villes inconnues, c'était cela qui importait le plus. D'une certaine façon, j'avais le sentiment aigu de me retrouver centré en prenant place, physiquement et intuitivement, parmi tous ces paysages. Je ne restais pas longtemps au même endroit. Je prenais quelques photos et d'autres fois aucune. Et en même temps, lorsque j'arrivais à m'oublier dans ce que je regardais, j'avais la sensation d'être enraciné, de revenir à moi. Marcher et prendre des photos étaient les instruments que je mettais en œuvre pour casser mes automatismes.

Même si mes trajets en voiture restaient le plus souvent improvisés, il m'arrivait quelque fois de retourner à un même endroit. J'avais ressenti quelque chose, mais cela m'avait échappé une première fois et même d'autres fois. Il s'agissait de lieux propres à mon inspiration, où l'instant du déclenchement de l'image restait en attente, sur le qui-vive de ce qui pouvait bientôt arriver, être éminent ou devenir significatif pour moi. Pour autant, je n'étais pas très patient. La photographie elle-même était rapide. Quelques secondes de vie mises sous orbite. Des heures passées à marcher et à cheminer pour quelques images d'un centième de seconde. C'est tout aussi rapidement que je passais d'un lieu à un autre, que je m'arrêtais peu en voiture. J'avais la sensation à la fois nostalgique et agréable d'être de passage. Et que chaque pas, chaque image pouvait me ramener à un point de repère qui était en quelque sorte pour moi une révélation.

En fait, je crois bien qu'à cette période de ma vie j'étais désespéré, et que la marche, en me soumettant au silence m'imposait, comme une épreuve, de me regarder en face. La photo peut être un miroir efficace qui montre de quelle façon on perçoit sa relation au monde et aux autres. Je ne savais pas ce que j'allais prendre en photo, je ne savais même pas pourquoi je m'arrêtais d'un seul coup, sur un sentier ou sur une route, en me disant que j'allais trouver quelque chose, que cela allait correspondre à ce que je recherchais. Je cherchais l'occasion pour trouver une coïncidence avec la réalité.

Je crois aussi que j'avais besoin de prendre du temps pour voyager sans but, dans une errance qui me redonnait de la force. Les lieux où l'horizon est ouvert et les fronts de mer me rassuraient. Tracer un chemin et simplement m'écouter me permettaient de déconstruire toutes mes certitudes, mes idées préconçues et mes désillusions. Il fallait ralentir la vie à ma propre vitesse. A la vitesse de la marche.

Laurent Guyonvarch